Deux pigeons

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 9

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-253746

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

se mettront à faire mille grimaces et mille gambades, et cela vous amusera beaucoup. Cinq minutes plus tard, vous verrez arriver un bohémien suivi d'*un ours* apprivoisé. Cet homme sera heureux de retrouver son singe et son chien qu'il croyait perdus ; et pour amuser la société, il fera aussi danser son ours, un ours gris d'Amérique, de grande taille mais très doux et qui ne vous fera pas peur. Quand il sera sur le point de partir, vous prierez M. Liégeois de vous donner *dix centimes comme aumône* au chien qui quêtera et vous les lui remettrez vous-même.

Il va sans dire que pendant un an les médecins gardent le secret le plus absolu.

Jusqu'au jour fixé, le sujet n'indique d'aucune manière qu'il ait conscience de l'acte qu'il doit accomplir. Le 12 octobre 1886, le jeune homme arrive, exprime sa gratitude et joue, devant plusieurs témoins, toute la scène qui a été tracée d'avance et qui, bien entendu, n'existe que dans son imagination Il voit les animaux, s'amuse de leurs exercices, emprunte dix centimes à M. Liégeois et fait le geste de les donner au chien.

Cependant, deux détails annoncés font défaut: l'hypnotisé ne parle pas de l'ours et ne songe à embrasser personne. On l'endort et il se retrouve exactement dans la situation où il était un an auparavant. Alors seulement alors, il *sait* qu'il a reçu l'ordre de jouer cette scène. On lui demande pourquoi il n'a pas vu l'ours et n'a embrassé aucun des docteurs. Il répond : « Parce que vous ne m'avez dit cela qu'une fois, tandis que le reste de la suggestion a été dit deux fois. »

Les expérimentateurs notent encore ce détail, qui en lui-même n'est pas plus extraordinaire que les autres, mais qui est plus frappant : le docteur Liégeois, qui se souvenait bien de la date fixée, croyait avoir indiqué neuf heures pour l'expérience. Il s'était trompé. Le sujet, lui, qui dans l'état normal ne savait rien, a cependant agi avec une précision parfaite. Un an auparavant on lui avait donné rendez-vous à dix heures dix minutes: il arrivait à dix heures dix minutes, comme poussé par une force infaillible. Réveillé, il ne se rappellait ni ce qui avait eu lieu l'année précédente, ni ce qui venait de se passer à l'instant.

Il y a maintenant des milliers de faits analogues, enregistrés et incontestables. De quelle nature sont-ils ? Le R. P. Coconnier, dont le savoir et le jugement ont beaucoup d'autorité, admet qu'un certain hypnotisme, appelé *hypnotisme franc,* peut être produit par des moyens naturels. M. l'abbé Blanc, psychologue et métaphysicien très distingué, conclut que la suggestion hypnotique offre un caractère essentiellement anormal et immoral, puisque le sujet fait l'abandon de son libre arbitre. M. l'abbé Blanc insiste sur les dangers de l'hypnotisme. et il rappelle que, dès 1850, le célèbre baron du Potet annonçait le retour aux *œuvres magiques*. Celles-ci, en effet, renaissent parmi nous, dans cette pauvre société qui semblait déjà détraquée suffisamment.

DEUX PIGEONS

(Suite et Fin)

Sur ce mouchoir, l'excellente fille fonda les plus belles espérances ; elle l'agita tant de fois sous le regard apitoyé du docteur, qu'elle crut l'avoir à jamais conquis.

Elle se voyait déjà devenue Mme Demairivonne et, fièrement suspendue au bras de son époux tant convoité, exciter les jalousies de tout Coriza-sur-Mer.

Hélas ! vous allez voir comment le malencontreux docteur allait, d'un coup de pied, ou plutôt d'un coup de langue, renverser le pot au lait de cette Pérette britannique.

Mme Galliacé eut un beau mouvement : elle voulait brûler ses vaisseaux ce jour-là, elle les brûla.

— Alors, docteur, commença-t-elle en faisant miroiter les boutons qu'elle avait aux oreilles, deux superbes brillants semblables à des gouttes de soleil, vous aurez le courage de nous quitter la semaine prochaine ?

— Hélas ! chère dame, la destinée le veut ainsi, répondit Demairivonne, sans que son accent trahit une émotion bien vive.

— Et cette vie de célibataire ne vous effraie point ?

— Je ne serai pas célibataire, madame, répliqua le joli médecin d'une voix suave.

Un frémissement parcourut l'auditoire.

— Ah ! ah ! vous ne faites donc plus grise mine du amriage ?

— Je ne lui ai jamais fait grise mine, chère madame.

— Voyez-vous le cachottier, fit la jolie veuve en riant. Il caressait un amour dans l'ombre de son cœur. Est-ce vrai, cela, docteur ?

— C'est vrai, madame.

Les mères de familles s'éventèrent vigoureusement ; les jeunes filles pâlirent ; une ou deux d'entre elles, qui étaient debout, durent s'asseoir.

Mme Galliacé seule trouva à son invité des yeux singulièrement impertinents et railleurs.

Enfin, on allait donc connaître le mystère de cette âme, si bien gardée pendant un an.

Sans quittter son attitude à la fois noble, fière et gracieuse, il continua, de cette voix chantante et sonore qui entrait dans les cœurs pour y opérer des ravages :

— Je suis si peu rebelle à l'hymen que je vais retrouver à Paris ma femme, Mme Demairivonne, qui m'attend impatiemment et qui, soignant depuis quinze mois son aïeule ne pouvait me suivre dans mon exil.

La main mystérieuse qui traça sur les murs de Babylone ces mots de feu : « *Mane. Thécel. Pharès* », ne produisit certainement pas plus de stupeur que cette assertion donnée d'un ton et d'un air tranquilles, comme si c'était chose toute naturelle.

—Voulez-vous voir son portrait ? Tenez, je l'ai toujours sur moi.

Et, ce disant, il tirait de son porte-feuille une photot graphie que tout le monde pu contempler, représentanune jeune femme d'une beauté parfaite et d'une distinction sans conteste.

On entendit quelques soupirs contenus, puis la mère des trois demoiselles Cornebiche poussa un cri de bête fauve qu'on égorge : ce fut le signal d'une débandade générale : il y eut une demi-douzaine de syncopes, autant

de crises de nerfs et des larmes à épenger le salon de Mme Gälliacé pendant huit jours ; le docteur dut renoncer à soigner les pamoisons.

— Ah ! comme vous avez trompé moa ! s'écria l'Anglaise sanglotante.

— Moi ! mais.,. comment?... je ne vois pas... en quoi ni comment, balbutia Demairivonne.

— Vous êtes un mari.

— Naturellement, quisque j'ai une femme. Je n'ai pas jugé à propos de le crier sur les toits ; si vous m'aviez interrogé là-dessus, je vous aurais répondu la vérité ; on ne m'a jamais rien demandé.

Il y eut un morne silence qu'interrompit bientôt la chute d'un corps sur le plancher : une dame se précipite vers Demairivonne qui cherchait prudemment son chapeau.

— Docteur, ma fille se meurt. Sauvez-la ! Epousez-la !

— Mais, madame, répliqua-t-il sincèrement navré, je le voudrais que je ne le pourrais pas : il faudrait pour cela tuer ma femme.

Et il s'éclipsa pendant qu'on secourait la malheureuse enfant.

Il rentra chez lui, fit ses malles et se dirigea vers la gare.

Il fit bien.

Le même soir, les Corizéennes vinrent jeter des pierres dans ses vitres.

Les projectiles n'atteignirent que les murailles : meubles, tableaux, objets d'art, tout avait été envoyé en petite vitesse à Paris par le prévoyant docteur.

Il y eut, à la suite de ce mémorable déjeûner, beaucoup de véritables maladies dans Coriza-sur-Mer, s'attaquant aux jeunes filles et aux demoiselles... majeures depuis longtemps. Le docteur Génuflexe arriva à temps pour les soigner et pour constater que l'air de sa chère ville natale n'était plus aussi bon qu'autrefois.

V

Quand le decteur Demairivonne quitta la gare d'Orléans dans un bon petit coupé, serraut contre lui sa femme qui était venue l'attendre, et l'emmenait triomphalement au logis conjugal, il lui glissa à l'oreille :

— Enfin, chérie, j'ai gagné ma gageure et mon exil est fini. A présent, ne nous séparons plus.

Quand l'aile rose de l'aurore ouvrit à la fois les fenêtres closes et les yeux, Demairivonne baisa sa femme au front, se leva, fit sa toilette, but un peu de café froid et se dirigea vers une station de voitures inélégantes dont les cochers et les chevaux sommeillaient à qu mieux mieux.

—Avenue Bosquet, 61, cria-t-il en s'installant dans le plus propre des sapins. L'automédon grogna, enleva son cheval d'une cinglée maussade et trotina vers l'Ecole militaire.

Avant huit heures, Demairivonne frappait à la porte du général de Cammarieu, son oncle, qui, botté et éperonné, allait monter à cheval.

— Benjour, mon oncle, vous me devez cent mille francs que je viens chercher, dit-il en tendant la main.

Etait-ce pour l'affectueux shakehand ou pour le chéque ? C'est ce que l'histoire ne dira jamais.

— Hein ? fit l'officier dont les yeux s'arrondirent.

— Oui, mon oncle, je dis bien. Rappelez-vous qu'il y a juste un an, vous m'avez dit d'un ton goguenard :

« Clampin, tu n'es bon à rien, tu aimes trop ta femme ; tu remplis le rôle d'Hercule aux pieds d'Omphale. Avant six mois tu sera ruiné. »

— Oui, je m'en souviens. Et tu m'as répondu, mauvais sujet : « Je ne peux pas être ruiné puisque je ne possède presque rien, mais je me sens capable de gagner cinquante mille francs dans une année pour donner du bien-être à Suzanne, devrais-je même m'expatrier. »

— Très bien, mon oncle. A quoi vous me rispotâtes en haussant votre large carrure : « Tu me fais rire. Si tu gagnes cinquante mille francs en douze mois, je t'en donne cent mille. »

— En effet, j'ai pu..., balbutia mollement le général.

— Oui ou non, mon oncle, avez-vous parié ?

— Oui, pardienne ! gronda l'officier qui était la droiture même. Mais je savais bien à quoi je m'engageais.

— Eh bien, mon oncle, allongez vos cent mille balles, pour parler comme vos troupiers, et donnez-moi l'accolade par-dessus le marché, car j'ai bien mérité de la patrie : pendant que je me privais de la tendresse de ma Suzanne, en trois cent soixante-trois jours et demi, j'ai gagné cent mille trente huit francs quatre-vingt-cinq centimes. Voici mes comptes : examinez-les.

Et, ce disant, le héros de Coriza-sur-Mer jetait sur la table une liasse de notes acquittées et de titres de rentes. Ebahi, le général regardait cela.

— Comment as-tu fait ? demanda-t-il ensuite.

— J'ai donné des consultations... pas gratuites, comme vous le pensez.

Puis racontant au général sa campagne très médicale et point amoureuse à Coriza-sur-mer, le Dr interrogea :

— Le pari est-il gagné, mon oncle ?

— Tiens, dit le vieux grognard, porte ce pli à mon notaire : ce sera la dot de ton premier enfant. *(Fin.)*

Menus propos

Tarosthène s'était rendu aux Jeux olympiques, où il fut proclamé vainqueur. Le père de cet heureux mortel apprit le triomphe de son fils le même soir par un pigeon que Tarosthène avait emmené avec lui, et qu'aussitôt proclamé victorieux il avait lâché avec un morceau d'étoffe rouge à la patte.

La colombophilie, comme le jeu de l'oie, serait donc renouvelée des Grecs.

— Ainsi, mon pauvre Charlot, ton oncle est mort ?

— Oui, hélas ! hier au soir.

— C'était un original, n'est-ce pas ! Crois-tu qu'il avait bien toute sa tête ?

— Ma foi, je ne pourrais guère le dire avant d'avoir vu son testament.

Mœurs chinoises

En Chine, lorsqu'un enfant a quatre ans, on lui donne un nom et on lui rase complètement la tête. C'est un premier baptême. Le nom est plutôt un numéro. On l'appelle « A Ran » qui signifie numéro 1, « A Sans » numéro 2, « A Luk » numéro 3, et ainsi de suite.

A six ans on envoie l'enfant à l'école ; alors a lieu un second baptême où il reçoit un nom plus harmonieux : « Mérite naissant », « Ecriture élégante », « Olive qui va mûrir ».

Un troisième nom est donné au mariage ; un quatrième s'il devient fonctionnaire ; un cinquième s'il se fait commerçant et un sixième à sa mort. Il faut être Chinois pour s'y reconnaître. Les femmes, jusqu'à leur mariage, s'appellent suvent « Pierre précieuse », « Sourire du matin », et « Rose épanouie », « Jasmin », etc.